

LA CHRONIQUE DE MARIE FARGE

L'usage purement quantitatif de la bibliométrie nuit à la qualité de la recherche

[xxx]



Mathématicienne et physicienne, Marie FARGE est directrice de recherche CNRS à l'ENS, membre du conseil de l'Academia Europaea et du comité éditorial de plusieurs revues internationales. Elle a rédigé l'avis du Comité d'éthique du CNRS sur les relations entre chercheurs et maisons d'édition et participe au mouvement « The cost of knowledge » de réforme du système de publication scientifique.

marie.farge@ens.fr

La bibliométrie remonte à la fin du second millénaire, quand les revues académiques étaient imprimées et vendues par abonnement et les bibliothèques les seuls lieux où les chercheurs pouvaient les lire. Les Trente Glorieuses ont vu la prolifération des revues et l'avènement de la bibliométrie, outil permettant aux bibliothécaires de sélectionner celles dont les chercheurs avaient le plus besoin.

Depuis l'avènement du troisième millénaire, le numérique et le Web ont révolutionné la pratique des chercheurs car ils produisent et consultent les articles sous forme électronique. Malheureusement, les maisons d'édition font tout pour maintenir le modèle économique de l'imprimerie en gardant la propriété des revues académiques – et de la bibliométrie dont elles ont fait un outil de marketing. En effet, elles mesurent le prestige d'une revue à son taux d'impact¹, absurdité que les chercheurs dénoncent² ! Ainsi, une revue multidisciplinaire (telle *Nature* ou *Science*) aura-t-elle nécessairement un taux d'impact plus élevé qu'une revue disciplinaire. Certaines maisons d'édition obligent même les auteurs à citer plusieurs articles publiés dans des revues afin d'augmenter leur taux d'impact³. Comme les carrières des chercheurs dépendent du prestige des revues où ils publient, nombre d'entre eux soumettent leurs articles non plus à des revues de leur discipline mais à

des revues multidisciplinaires où la sélection des articles est confiée à des employés de la maison d'édition (ce qui probablement explique pourquoi la revue *Nature* a le plus fort taux d'articles retirés après publication).

Que faire ?

Voici quelques propositions :

- confier l'élaboration et le calcul des indicateurs bibliométriques aux bibliothécaires et non aux maisons d'édition⁴ car elles sont juges et parties ;
- dénoncer le fait que l'évaluation des articles de la majorité des revues multidisciplinaires est sous la responsabilité d'employés de la maison d'édition et non de chercheurs en activité (pairs) ;
- définir des indicateurs bibliométriques différents pour les revues disciplinaires (évaluées par les pairs) et celles multidisciplinaires (qui relèvent plus du journalisme scientifique) ;
- se méfier des indicateurs bibliométriques purement quantitatifs car les chercheurs adaptent leurs pratiques à la métrique choisie pour les évaluer ;
- demander à chaque chercheur quels sont ses meilleurs articles et en lire un ou deux pour évaluer son travail.

Pour satisfaire la bibliométrie actuelle, les chercheurs diluent leurs résultats dans le plus grand nombre d'articles possible, ayant de plus en plus de coauteurs et de moins en moins de pages, car « on évalue aujourd'hui la science au poids en attribuant primes et

médailles aux poids lourds, aux plus productifs, pratique courante des concours agricoles »⁵. Mais ceci nuit à la qualité de la recherche. ■

Je remercie Jean-Claude Guédon et Pablo Rauzy pour leurs suggestions.

1. La société Thomson-Reuters a défini le taux d'impact d'une revue comme la fréquence moyenne de citations de l'ensemble des articles publiés dans cette revue durant les deux années précédentes.

2. Déclaration de San Francisco de 2012 sur l'évaluation de la recherche <http://www.ascb.org/dora>

3. http://openscience.ens.fr/OTHER/PUBLISHERS/ELSEVIER/2012_Elsevier_Bad_Practices.pdf

4. Scopus appartient à Elsevier et Thomson-Reuters vient de céder Web of Science à un fond d'investissement sino-canadien qui va le revendre au plus offrant, probablement une maison d'édition...

5. Marie Farge. « Oh ! Une idée, c'est si rare ! ». In : *Yearbook 2009-2010. Wissenschaftskolleg zu Berlin*, 2011, p. 62-74 <http://wavelets.ens.fr/PUBLICATIONS/ARTICLES/PDF/307.pdf>